

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 45 (1907)  
**Heft:** 9

**Artikel:** Plaisir et santé  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-204071>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 06.01.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1<sup>er</sup> étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),  
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement  
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,  
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,  
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;  
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.  
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## Le « tuyau d'angoisse ».

On dira ce qu'on voudra, mais les hommes d'aujourd'hui mettent bien peu de goût à leurs « z'hailions ». Nos arrière grand-pères, sans remonter à Adam, trop économes en fait de vêtement, étaient déjà plus esthétiques. De nos jours, ce que les Anglais appellent la *respectabilité* est le seul guide et la seule règle dans la manière de nous habiller.

Et d'abord qu'il s'agisse d'une noce, d'un baptême, d'un enterrement, d'une cérémonie religieuse, d'un banquet patriotique, d'une solennité quelconque, sacrée ou profane, nous ne cherchons qu'à harmoniser notre costume avec l'horrible *tuyau de poêle* — le « tuyau d'angoisse » comme l'appelle M. Alfred Ceresole dans *Voix et Souvenirs* — dont il y a plus d'un siècle les chapeliers ont persuadé à nos crédules ancêtres de se couvrir le chef. Tristes moutons de Panurge. Depuis le moyen-âge, ce hideux « tube » cherchait à pénétrer dans les vestiaires. On le rencontre déjà au xv<sup>e</sup> et au xvi<sup>e</sup> siècle. Mais il fait exception. Il a toute l'apparence d'un intrus et d'un malvenu ; il est insoient, sans pour cela se faire admettre et prospérer. On le montre du doigt, on le raille, on le malmène. Certainement que ces bonnes gens de jadis avaient le goût plus sûr que ceux du xix<sup>e</sup> siècle, qui se laissèrent « entuyauter » si laidement.

Si encore cet incommode et disgracieux cylindre pouvait nous être de quelque utilité contre le soleil et la pluie ! mais non ; intolérable pendant la chaleur, il devient lourd et grotesque en cas d'averse. Et c'est bien plutôt pour le protéger que pour éviter d'être trempés, que nous ouvrons notre parapluie. En voyage cet insipide objet ne peut trouver place dans une malle ; il lui faut, s'il vous plaît, un étui séparé, cause d'embarras et de frais supplémentaires. Et les maux de tête, les migraines, à qui les devons-nous, si ce n'est à ce ridicule cylindre. Eh bien ! en dépit de tous ces inconvénients, le chapeau de soie haute forme est tellement « entré dans nos mœurs », qu'on n'ose espérer de le voir détronner par le feutre moelleux et si doux ou par la paille si légère et si flexible.

J'imagine que cet attachement inexcusable et inexplicable que nous professons pour le « tuyau de poêle » tient un peu du fétichisme ; et il ne faudrait pas s'étonner de lire dans les notes de voyage de quelque habitant de Mars ou de Vénus, lorsque les communications seront établies avec ces planètes, une note ainsi conçue : « Dans une partie de la Terre, que les Terriens appellent civilisée, parce que la vie y est plus compliquée, plus malaisée et plus coûteuse qu'ailleurs, le chapeau dit « tuyau de poêle » — à cause de sa forme cylindrique et de sa couleur noire — est considéré comme un talisman essentiel au salut et au bonheur de l'homme. C'est ainsi qu'en toutes cérémonies, le Terrien se coiffe de cet excellent objet. »

Regardez nos campagnards ; voyez avec quelle religion ils conservent le tuyau nuptial, au fond duquel, les jours de grande fêtes, à l'église, ils

marmottent une prière ou lisent l'adresse du fabricant. Assistez à la sortie du prêche, au Jeûne ou à Pâques. Jamais vous n'aurez admiré plus belle collection de couvre-chefs, des petits, des grands, des larges, évasés comme des tromblons ou étroits comme des moules à glaces, ou encore, hauts comme la cheminée de Pierre-de-Plan. Et la couleur, depuis le gris velouté jusqu'au noir rougi par l'insolence des intempéries ; et le poil, abondant ou ras, uni ou moutonneux, brossé dans le sens ou à rebours, atteint de teigne ou solide encore... Il y a là sujet à mainte étude de psychologie.

Je ne parle pas du tuyau élégant, dont les huit reflets proclament la stupide fragilité ; pas non plus du tuyau professoral, façon d'étiquette universitaire et bourgeoise ; pas même du tube de M. le pasteur, autre étiquette inséparable de la redingote accoutumée. Que ces cylindres soient portés sur les yeux, en arrière, en bataille, à la crâne ou à la pose, ils n'en sont pas plus attrayants. — Un seul me plaît : c'est celui des ramoneurs de la Suisse allemande. Ce cylindre spécial a toute ma sympathie, il est à la fois symbolique et préventif. Il évite au pays l'invasion du hideux « huit-reflets », car nombreux sont les snobs qui répudient ce tuyau afin de ne pas être pris pour des

Ramenez-ci  
Ramenez-là,  
La cheminée,  
Du haut en bas !

Il est bien dans son rôle et doit réjouir M. Forrer qui professe pour la docte coiffure un mépris des plus démocratiques et des plus intellectuels.

LE PÈRE GRISE.

**Ce serait moins cher.** — Madame Potamot à son mari :

— Marius, écoute, quand je serai à la Côte d'Azur, je rêverai toutes les nuits de toi.  
— Vois-tu, ma chérie, si j'étais toi, je resterais à la maison et je rêverais de la Côte d'Azur.

**C'est pour rien !** — L'autre matin, place Bel-Air, un vendeur de journaux criait :

— Demandez le Grand Conseil et le Conseil communal pour cinq centimes.

## Onna fenna à l'abri.

La fenna à Crebiet était morte et, Dieu sâi béni ! n'avait pas traou souffé. L'avâi z'u frâi on dzo que fasâi boutserî et l'avâi attrapâ dâi z'èpouaint que l'étant montâ du dèso lè coûte tant qu'amont lo fèdzo, que cein la pe-quotâve et la pequâve ; po fini cein ètâi tsesa su l'estoma et du adan l'avâi gonclliâ, gonclliâ que l'avâi vito ètâ raclliâ. Vo sède prau : on è pas de fè et, eintre no sâi de, crâio que l'ètâi usâie assebin clia pouâ fenna. Enfin quie, dou dzo aprî, lè dzein l'ètant à sa porsuita po la menâ ào cemeterò, que l'è dan la gâre po lo ciè. Tot ètâi bin z'u por allâ, mâ po s'ein retornâ à l'ottô

ètâi vegniâ on teimps dau diâbllio : onna carra de piodde que tsesâi quemet se on la vessève avoué dâi bagnolet et ma fâi tot l'einterrâ s'ètâi dèpatsî de se reduire ào cabaret po s'avrelhî on bocon. Lo pouôre Crebiet, que faillâi-te fère, lâf ètâi z'u assebin et lè vesin lâi desant tot cein que pouâvant po lo consolâ on bocon.

— Eh ! l'è bin behirâosa ta pouâra fenna, que lâi couchîvant dere.

— L'è bin su ! que lau repond tot d'on coup Crebiet que n'avâi rein de tant qu'ora, d'ailleu pè ci pout teimps fâ bin bon cheintre son bin à l'abri.

\* \* \*

## Porquie Janeau se lavève lè pi.

Onna demeindze matin, sti tsautein passâ, Janeau dau Cârro ètâi à pî dètsaux vè lo bornî et sè frottâve l'è z'ertè avoué onna brosse de risetta.

— Que fâ-to lè ? lâi brâme on vesin.

— Te vâi, que lâi repond, mè découenno on bocon lè pî.

— Ma ! quaise-tè, quemet cein va-tè ? N'è pas l'abbayî vouâ !

— Na, ma mè solâ de la demeindze que l'è atsetâ sant onn' idèe trâo petit, adan ie mè lâvo lè pî, dinse lè solâ l'âdrant tot juste.

MARC A LOUIS.

## Plaisir et santé.

On prétend que notre pêché mignon, à nous autres Vaudois, c'est la boisson. Il y a peut-être quelque chose à dire. M'est avis cependant qu'on exagère beaucoup et que, sous prétexte de nous corriger, on veut nous faire passer de l'autre côté de la selle. L'excès en tout est un défaut ; voilà la vérité.

Maintenant, une chose est certaine, c'est qu'en général nous ne savons pas boire. C'est un peu la manie des médecins de vouloir tout régler. A suivre leurs prescriptions à la lettre, il n'y aurait vraiment plus plaisir à vivre, d'autant qu'il n'est pas du tout prouvé que ce soit là une façon de prolonger notre séjour en ce monde. Mais voici ce qu'écrivit à propos de *l'art de boire*, un médecin français qui nous paraît très raisonnable, le Dr Regnault :

### L'art de boire.

« Rien de meilleur et rien de pire que la boisson ; c'est la vie et la mort. On se tue parce qu'on boit mal ou parce que l'on boit trop, et l'on est sans excuse parce qu'il suffirait de boire bien pour en tirer à la fois et plaisir et santé. Les préceptes de l'art de boire n'ont rien de rigoureux ; hors les abus, ils permettent presque tout.

» Après le potage, vous prenez un doigt de madère ? Excellent : ce vin riche en alcool contracte heureusement l'estomac que la soupe avait pu distendre. Un peu de bordeaux, pas trop de bourgogne ; une tasse de café, un petit verre de liqueur ? Parfait ; à dose modérée, cela réchauffe la muqueuse, stimule le suc gastrique

et facilite la digestion. Mais, buvez en temps opportun. N'imitiez pas l'alcoolique qui boit à jeun : le matin pour « tuer le ver » ; avant le repas, pour se donner de l'appétit ; à toute heure pour calmer une soif imaginaire. L'alcool le brûle ; la bière l'empâte ; les essences l'empoisonnent. Il sème la gastrite, l'artério-sclérose, l'hypertrophie du cœur et la cirrhose du foie.

» Entre les repas, ne buvez que de l'eau pure ; un verre, pris au réveil, lave les arthritiques et les rhumatisants. Pendant le repas, buvez sans excès, lentement, et de bon vin ; l'attention qu'il mérite vous engagera à le déguster avec une sage lenteur. Ne causez pas trop ; un voisin obligeant, un domestique trop bien stylé, remplissent sans cesse les verres du bavard qui, d'un geste machinal, les vide dès qu'il les voit pleins. Craignez les eaux malsaines ; ne cédez point pourtant à la phobie du microbe ; Versailles, qu'alimente la Seine, a moins de fièvres typhoïdes que beaucoup de villes pourvues d'eau de source.

» Ne vous habituez pas aux eaux minérales ; les plus faibles, à la longue, peuvent épuiser les reins. N'abusez pas de l'eau de seltz ; le gaz qu'elle contient en excès dilate l'estomac.

» L'hygiène, comme on voit, n'exclut pas le plaisir.

Il est évident que si ces lignes avaient été écrites en Suisse, le madère, le bordeaux, le bourgogne, le champagne eussent cédé la place au villeneuve, à l'yverne, au lavaux, au la côte, au bonvillars, au cortailod, au malvoisie, au fendant, etc., etc., toutes « fines gouttes » qui croissent sur nos coteaux.

**La chorale officielle.** — Un de nos journaux rendant compte de la séance des Chambres dans laquelle eurent lieu les élections constitutionnelles annuelles disait :

« M. Jaeger est élu président du Tribunal fédéral par 117 voix sur 143 *exécutants*. »

**Onna tséropa.** — Dans le tram Orbe-Chavornay :

Deux particuliers ne peuvent comprendre l'attitude d'un convive qui, dans un banquet de fête, n'a presque pas bu ni mangé, et concluent en disant :

— Que n'ausse pas medzi, pacheinze, que ne paù ne paù ! mà que n'ausse pas voliu bère, n'est qu'onna tséropa ! C. D.

## LES MÉMOIRES DE MISTRAL

LES mémoires de l'illustre auteur de *Mireille* ont enfin paru. Ils étaient attendus avec impatience, depuis de longues années, par ses nombreux admirateurs. Ceux-ci viennent de passer, à leur lecture, les plus belles heures qu'il soit possible de rêver.

Nous autres, gens du Nord, montagnards souffletés par les rafales de bise et les bourrasques de neige, avons eu pour ensoleiller nos journées d'hiver brumeuses et glacées, la plus chaude, la plus lumineuse, la plus splendide vision du Midi que poète génial puisse imaginer.

■ Nos lecteurs ne s'attendent pas à ce que nous étions devant eux toutes les merveilles que nos yeux éblouis ont contemplées et admirées. D'ailleurs, ces colonnes ne s'y prêtent pas ; puis, pour le faire, et le faire dignement, il nous faudrait en main la plume du Maître lui-même. Or, en sa présence, l'envie nous saisis de briser la nôtre. Car, pauvre avorton d'écrivain, qui sommes-nous

■ \* Il en a été tiré, simultanément, trois éditions. Une édition provençale et une édition française, format in-16 ; puis, une édition de bibliothèque, in-8°, sur vélin, donnant les textes provençal et français. Paris, PLON-NOURRIT et Cie, imprimeurs-éditeurs, et Bibliothèque des Annales politiques et littéraires.

### La scie muette et... l'autre.

UN nouveau conducteur spirituel a été installé officiellement, il y a quelques mois, dans une paroisse de montagne. Après le sermon obligé, il y eut, ce jour-là, le non moins traditionnel dîner, offert par la municipalité. On but à la santé de M. le ministre ; la fanfare locale joua ses morceaux les plus entraînants ; bref, ce fut une petite fête « de sorte ».

Voulut-il témoigner combien il était sensible à ce réconfortant accueil, et de quel zèle il se sentait enflammé pour les choses de son ministère ? On ne le sait ; mais le fait est que le nouveau pasteur se crut tenu d'employer entièrement les deux heures fixées pour le culte et qu'il allongea un peu ses prédications. Ce zèle n'était pas du goût des hommes, notamment des municipaux habitués à prendre leur apéritif à « moins dix ». Aussi, à la première séance de la municipalité, grande discussion pour savoir comment on pourrait faire comprendre au pasteur le sentiment de ses ouailles. Finalement, pleins pouvoirs furent octroyés à la section des bâtiments, qui devait s'occuper précieusement d'une réparation au seuil du porche de l'église. Ce travail, la susdite section le confia au menuisier de l'endroit, en lui enjoignant de ne s'y mettre que le samedi et de laisser ses outils à l'église. Ainsi fut fait. Or, le dimanche suivant, qui était le jour du Jeûne fédéral, tout le monde put voir, suspendue bien en vue, au pilier le plus proche de la chaire, la scie du menuisier.

Le pasteur comprit, et depuis lors ses sermons sont courts et bons. O. TANTIQUE.

### La « douloureuse ».

ECOUTEZ donc encore ceci, reprit le vieux médecin :

Le médecin se montre parfois très compatissant pour les souffrances des malades, pour les inquiétudes des parents ; il accompagne ses conseils de bonnes paroles, d'égards qui ne sauraient être payés en espèces sonnantes. On conçoit donc qu'un malade cherche à lui témoigner, par l'envoi de quelques présents — produits de sa chasse, de sa basse-cour, fruits de son jardin — qu'il a été sensible à ses bons soins.

J'ai conservé un agréable souvenir d'un humble panier de raisins qui m'était envoyé chaque année par une femme, longtemps encore après que j'eus quitté le pays qu'elle habitait. Je l'a-

pour parler de Mistral ? A quoi servirait, je vous le demande, à l'infime grillon, que sa destinée rive au sol, de vouloir tenter de s'élever vers les hauteurs vertigineuses où seul l'aigle plane en roi ? N'est-il pas plus sage pour lui de regagner sa touffe d'herbe et de s'y blottir ? A l'audition des grandes symphonies tout le monde se recueille, ferme les yeux et écoute. Croyez-moi, faisons de même, recueillons-nous et écoutons.

Écoutez, si vous le voulez, l'épisode émouvant des relations du poète, alors étudiant, avec Louise, la jeune fille chaste et candide, qui mourut d'amour pour lui... Oui ! — je sens que vous me regardez sceptiques, — j'ai bien dit, qui mourut d'amour pour lui ; qui mourut pour le jeune, le beau, le noble, aujourd'hui le grand Frédéric Mistral ! Notre époque, qui enseigne à se signer devant les dieux Science, Machine et Progrès, nous a déshabitués des grands exemples d'attachements impérissables. Alions un peu sous le ciel de Provence assister au spectacle sublime des affections éternelles !

Je connais un vieux célibataire de mes amis, passant pour endurci, qui a lu au moins vingt fois la page qui va suivre, et qui, chaque fois (je ne mens point), en a eu plein les yeux de larmes. Silence donc et prêtez l'oreille.

\* \* \*

... Cette année-là (1848 — Mistral avait dix-huit ans), après les vendanges, mes parents m'en

voyèrent à Aix pour étudier le droit. Mais, avant de partir, une aventure m'arriva, sympathique et touchante, que je veux conter ici.

Dans un Mas rapproché du nôtre était venue s'établir une famille de la ville où il y avait des demoiselles que nous rencontrions parfois. Vers la fin de l'été, ces jeunes filles, avec leur mère, nous firent une visite ; et ma mère, avenante, leur offrit le « caillé ».

... Et voilà que nous mangeâmes, avec ces demoiselles, une jatte de caillé. Et l'une d'elles, qui paraissait de mon âge, avait de grands yeux noirs, des yeux langoureux, qui toujours me regardaient. On l'appelait Louise.

Nous allâmes voir les paons, qui, dans l'aire, étaient leur queue en arc-en-ciel, les abeilles et leurs ruches alignées à l'abri du vent, les agneaux qui bélaient enfermés dans le bercail, le puits avec sa treille portée par des piliers de pierre ; enfin tout ce qui, au Mas, pouvait les intéresser. Louise, elle, semblait cheminer dans l'extase.

Quant nous fîmes au jardin, dans le temps que ma mère causait avec la sienne et cueillait à ses sœurs quelques poires beurrées, nous nous étions, nous deux, assis sur le parapet de notre vieux Puits à roue.

— Il faut, soudain me fit Mlle Louise, que je vous dise ceci : ne vous souvient-il pas, monsieur, d'une petite robe, une robe de mousseline, que votre

\*

En sortant de chez un jardinier qui avait un enfant gravement malade, je longuais pour gagner la porte une plate-bande de rosiers remontrants en pleine floraison. J'en fis compliment à la jardinière.

— Quelques-unes de ces roses vous plairaient-elles ? je serais heureuse de vous en offrir, fit-elle.

Et n'attendant pas ma réponse, elle en coupa et m'en présenta plusieurs, sans négliger toutefois la précaution d'enlever, par de rapides coups d'ongles, les yeux ou bourgeons qui auraient pu être employés à greffer.

A chacune de mes visites suivantes, quatre ou cinq roses m'étaient ainsi offertes, accompagnées du plus charmant sourire.

En rédigeant la note de mes honoraires, je la fis certainement avec moins de sévérité, à raison de ces offres, que je croyais toutes gracieuses. Mais une facture, où chaque bouquet de roses était noté et tarifé — le gracieux sourire n'y figurait pourtant pas — me fut envoyée en déduction d'une partie de mes honoraires.

Chacun doit vivre de son état, qu'il consiste à donner des conseils ou à vendre des roses ; seulement les premiers avaient été demandés, les secondes offertes.

Il m'est arrivé de voir un malade me reprocher de ne pas lui tenir compte de la croûte de